Tara HAMLING & Catherine RICHARDSON (dir.),
*Everyday Objects. Medieval and Early Modern Material
Culture and its Meanings*

Surrey-Burlington, Ashgate, 2010, 342 p.

Didier Lett

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12186>

DOI : 10.4000/clio.12186

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 271-276

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Didier Lett, « Tara HAMLING & Catherine RICHARDSON (dir.), *Everyday Objects. Medieval and Early Modern Material Culture and its Meanings* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12186> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12186>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Tara HAMLING & Catherine RICHARDSON (dir.), *Everyday Objects. Medieval and Early Modern Material Culture and its Meanings*

Surrey-Burlington, Ashgate, 2010, 342 p.

Didier Lett

RÉFÉRENCE

Tara HAMLING & Catherine RICHARDSON (dir.), *Everyday Objects. Medieval and Early Modern Material Culture and its Meanings*, Surrey-Burlington, Ashgate, 2010, 342 p.

- 1 Ce livre collectif est issu d'un colloque pluridisciplinaire tenu au *Shakespeare Institute* de l'Université de Birmingham durant l'été 2007. À partir de sources matérielles, visuelles et textuelles donnant accès aux « objets quotidiens » de l'Europe entre le XIV^e et le XVIII^e siècle, il permet un fécond dialogue entre historiens, archéologues, littéraires, historiens de l'art et conservateurs de musée : comment définir les objets utilisés tous les jours par les hommes et les femmes du passé ? Comment ces objets ont-ils été produits, acquis, donnés, vendus, utilisés, touchés, tenus, vus, usés, admirés, appréciés, réparés, recyclés, cassés, mis aux débarras et parvenus jusqu'à nous ? Preuve du résultat d'une entreprise collective réussie, chaque contributeur, à sa manière, dans un contexte donné, s'est saisi d'un ou de plusieurs objets, soulignant les multiples filtres existant entre l'objet mentionné ou décrit dans un texte, figuré dans les images, retrouvé au cours de fouilles, exposé dans un musée, et l'historien qui s'est intéressé à sa perception et à son usage passés. Ces réflexions initiales communes amènent de nombreux auteurs, dans leur introduction, à souligner des problèmes de méthode. D'une part, ils invitent le lecteur à se méfier du vocabulaire utilisé et insistent sur les difficultés à établir la plus juste équation entre l'objet étudié dont on possède une trace

écrite, figurée ou matérielle et les mots qu'on lui attribue, afin d'éviter tout anachronisme qui consisterait à transcrire une réalité passée qui ne serait que le fruit de l'imagination de l'historien. Cette prudence débouche sur d'ambitieux projets comme celui, rappelé ici par Mark Chambers et Louise Sylvester, d'élaborer *The Lexis of Cloth and Clothing in Britain c. 700-1450*, qui inclut des mots dans toutes les nombreuses langues utilisées outre-Manche durant le Moyen Âge et qui associe de très nombreuses disciplines (voir p. 76-77). D'autre part, beaucoup d'auteurs encouragent, pour un tel sujet, à briser les barrières disciplinaires et, en particulier, à renforcer les liens entre l'histoire et la muséographie (Giorgio Riello, David Gaimster ou Stephen Kelly).

- 2 Après une vraie introduction rédigée par les deux directrices du dossier démontrant la pertinence et la cohérence de l'ouvrage, de manière originale mais adaptée à son approche, deux tables des matières sont proposées pour classer les vingt-trois articles du livre. La première est, de manière classique, thématique. Elle offre un découpage en six parties (*Evidence and interpretation ; Skills and manufacture ; Objects and Spaces ; Sound and Sensory Experience ; Material Religion ; Emotion/Attitudes towards Objects*). La seconde, plus originale, est un classement par objets (*Clothing, Shoes, Tableware, Musical instruments, Books, Portraits, Domestic Goods, Ritual Objects et Buildings and Fixtures*), seconde table des matières qui n'exclut pas la présence d'un riche index final (avec cependant deux entrées, *gender* et *women*, peu nourries). Le volume comprend de nombreuses illustrations notamment regroupées dans un cahier couleur et reproduisant les principaux objets analysés par les contributeurs.
- 3 Peut-être parce que les périodes et les aires géographiques majoritairement éclairées dans ce livre sont celles de l'Angleterre de la Réforme et de l'Italie de la Contre-Réforme, de nombreux auteurs (surtout dans les parties IV et V) questionnent la place des objets dans les pratiques religieuses, soulignant entre autres que le catholicisme consomme davantage d'objets (reliques, icônes etc.) que les religions réformées plus distantes à l'égard des biens terrestres, même si les rapports des Protestants au « livre-objet » que sont la Bible et les textes religieux permettent de nuancer cette opposition (Tarnya Cooper ou Tara Hamling). Sur ce thème, et parce que la période étudiée s'inscrit dans un contexte d'intenses discussions sur le rôle du visuel et la représentation du sacré dans la religion, les images sont à l'honneur. Tara Hamling s'intéresse à celles qui sont représentées sur les meubles en bois peints des maisons de la *gentry* protestante entre 1560 et 1660. Elle montre que ces figurations (en majorité des scènes bibliques) font partie intégrante des objets qui leur offrent un support et affirme qu'on ne peut pas étudier les unes sans les autres parce que les hommes et les femmes qui ont vénéré ces images, qui ont sans doute prié devant elles, se sont aussi, quotidiennement, assis ou couchés sur ces meubles, les ont touchés, nettoyés ou réparés. Pour les Catholiques inquiétés par les Anglicans, ces images ont pu représenter une « *material sub-culture* », comme le propose Richard L. Williams à travers l'étude minutieuse d'une carte à jouer datée du milieu du XVI^e siècle, un trois de cœur dont le revers représente une Crucifixion avec Marie et Jean-Baptiste qui a servi quelque dévotion. Ce dernier aspect est également abordé par Robert N. Swanson qui examine une « feuille dévotionnelle » sur parchemin retrouvée dans un livre d'Heures de 1503, sur laquelle est figuré le Christ souffrant entre une déclaration d'indulgence et une prière.
- 4 Un autre type d'image a retenu l'attention de deux auteurs : les portraits. Tarnya Cooper les étudie comme des objets domestiques de la *gentry* et des petits marchands

élisabéthains et jacobiens tandis que Robert Tittler se penche sur les portraits civiques acquis par des villes ou des institutions (écoles, hôpitaux, universités, etc.), représentant des princes ou des monarques mais aussi des laïcs ayant joué un rôle important dans l'histoire de l'institution, pour montrer que cette confection de galeries sert à affirmer une loyauté à la couronne ou à commémorer des figures tutélaires pour en faire des modèles pour les générations futures.

- 5 Deux interventions analysent des inventaires d'objets d'établissements religieux et soulignent, là encore, la fluidité des fonctions des objets du quotidien qui peuvent également jouer un rôle essentiel dans la commémoration : Sheila Sweetinburgh s'intéresse à un inventaire de verres et de bols ornés d'images et de symboles religieux très soignés daté de 1328 et ayant appartenu au réfectoire du prieuré de *Christ Church* à Canterbury ; Kate Giles étudie deux inventaires listant les possessions de la guilde Sainte-Marie à Boston (Lincolnshire) à l'aube de la Réforme (datés respectivement de 1530 et de 1533) : autels, objets liturgiques, vêtements, reliques, bâtiments etc. Enfin, les objets « religieux » se sont animés pour produire des sons, si importants dans la liturgie, et provoquer de vives émotions. Flora Dennis, en étudiant les clochettes de l'Italie de l'époque moderne, tente de faire resurgir les sons oubliés. Jonathan Willis reconstitue les pratiques musicales dans les églises paroissiales anglaises avant la Réforme en analysant les orgues, les voies polyphoniques et les partitions. John J. Thompson, enfin, s'intéresse aux représentations de la cornemuse dans les textes et les images de l'Angleterre de la fin du XIV^e siècle en insistant sur les contrastes entre la figuration de l'objet dans des manuscrits souvent luxueux et destinés à la haute société et l'usage quotidien et populaire de l'instrument.
- 6 Un second aspect abordé dans ce volume collectif porte sur la matérialité des objets et leur préservation. On pourrait proposer une sorte de typologie construite sur le critère d'une plus ou moins grande périssabilité des objets en fonction du matériau utilisé, de l'intensité de l'usage qui en a été fait ou de la volonté de conservation par les acteurs et les institutions du passé et du présent (Dinah Eastop et Richard L. Williams). Dans ce domaine, il est également intéressant de noter combien un même objet, au cours du temps et en fonction des espaces considérés, peut changer de fonction et donc d'utilisation : des objets ordinaires et sans valeur deviennent parfois, rares, chers et très prisés. Sara Pennell s'intéresse par exemple au contraste entre l'extrême fragilité des objets en porcelaine (dont beaucoup sont donc très endommagés ou perdus) qui étaient utilisés quotidiennement et l'attention portée à ces objets devenus « d'art » par les conservateurs de musée. Un même objet, selon les contextes, peut revêtir une dimension décorative, fonctionnelle, affective, etc.
- 7 Le troisième thème qui a retenu mon attention est le rôle que les objets jouent dans le lien social. L'un des intérêts de ce volume collectif est de s'intéresser à tous les milieux sociaux. En comparant le contenu de l'inventaire de l'atelier de potiers siennois Francesco di Luca daté du 28 avril 1529 et celui qui se trouve dans un traité, *The Three Books of the Art of the Potter*, écrit et illustré par Cipriano Piccolpasso (1523-1579), Stephen Wharton montre que les différences de nature, de forme et de qualité des objets rencontrés tiennent au contexte documentaire mais surtout aux rapports que les deux personnages entretiennent avec la pratique, leur appartenance à des milieux sociaux différents et leur inscription dans deux « *spheres of consumption* » (p. 129) distinctes. Ce sont les adultes qui sont très majoritairement éclairés par cet ouvrage collectif. Cependant, Maria Hayward propose l'analyse des fragments du pourpoint d'un

enfant âgé de cinq ou six ans issu d'un milieu modeste, retrouvé en 1994 enfoui dans une cavité murale d'une maison de Abingdon (Oxfordshire) et produit vers 1625-1630 par un artisan local. Elle remarque que les matériaux utilisés, les coupes pratiquées et les décorations adoptées pour la confection du pourpoint varient beaucoup en fonction des différents milieux sociaux auxquels il est vendu. La circulation même des objets invite à s'intéresser aux relations entre les personnes, à l'intérieur d'un même milieu familial ou social mais aussi entre des milieux sociaux différents. Les trajectoires des legs testamentaires sont toujours l'occasion pour l'historien de saisir la profusion d'objets offerts par le testateur ou la testatrice à telle ou telle personne de sa parenté ou de son entourage, comme le montre ici Lena Cowen Orlin qui s'interroge sur la valeur affective de ces objets à travers l'étude du testament d'une riche veuve anglaise, Elisabeth Jenyson, rédigé en 1605. Tarnya Cooper insiste sur l'impact des changements et de l'instabilité politique sur l'exposition des portraits des membres de la famille royale dans les espaces domestiques des personnes n'appartenant pas à l'élite. Le livre lui-même, objet bien mieux connu des historiens, peut également être étudié comme un puissant vecteur de liens à l'intérieur d'une communauté textuelle (Ryan Perry).

- 8 La dimension du genre apparaît dans quelques contributions. D'abord, les producteurs d'objets, même si ce n'est pas le thème central de ce volume, sont sexués. Natasha Korda souligne le rôle moteur que les Hollandaises ont joué dans l'artisanat londonien à la fin du XVI^e siècle, en apportant de nombreuses nouveautés vestimentaires dans « la nouvelle draperie » anglaise : tissage du lin, travail de la dentelle ou de la soie. Ces femmes immigrées se rencontrent dans toutes les branches de l'artisanat, même dans celle qui, comme les tisseurs de soie, sont réputées masculines (une veuve emploie dix-sept personnes dans ce secteur). Leur savoir-faire se diffuse de manière informelle au sein de l'atelier mais également dans les écoles qu'elles dirigent. Ensuite, de nombreux objets sont sexués car ils sont produits pour ou utilisés par des hommes ou des femmes. C'est particulièrement le cas dans le domaine vestimentaire, et ce, dès le plus jeune âge (5-6 ans), comme le souligne Maria Hayward qui indique que le pourpoint, associé aux braies, représente une sorte de symbole de l'habit masculin. Les vêtements féminins, on le sait lorsqu'on étudie les lois somptuaires, sont toujours au centre des préoccupations des institutions communales ou étatiques (masculines). Bien plus que pour les hommes, l'habit porté par les femmes affirme une forte identité morale et sexuelle. Mais, certains objets auxiliaires du vêtement ont pu être mixtes. C'est le cas des 685 épingles et des 58 aiguilles métalliques utilisées par les acteurs et les actrices de la fin du XVI^e siècle (1583-1592) du *Rose Theatre* de Londres, abandonnées sur le site lorsqu'ils se changeaient et retrouvées à la fin des années 1980 (Jenny Tiramani). Tout le problème pour l'historien est de savoir si ces objets étaient utilisés de manière aussi fréquente et sans distinction apparente de sexe au quotidien ou s'il s'agissait seulement, dans cet usage, d'accessoires de théâtre. Enfin, ces objets circulent souvent, entre les hommes (les portraits, les livres), entre les femmes (par le biais des legs testamentaires) et entre hommes et femmes : Catherine Richardson propose une étude micro-historique de deux couvre-chefs féminins offerts par deux hommes à leur épouse à l'occasion de leur mariage au milieu du XVI^e siècle. En analysant finement le langage utilisé pour décrire ces objets (solennels ou quotidiens ?) lors d'un procès déclenché consécutivement à ces dons matrimoniaux, elle montre comment ces objets sont considérés par leur possesseur et par leur entourage qui leur accordent une valeur affective autant qu'économique. Elle propose également une réflexion sur ce qu'est un objet personnel. Ici, la coiffe appartient en propre à une femme, est portée par elle, fixée à son cou et à

sa tête, en contact avec son corps. Mais, cadeau de mariage, elle est aussi un « objet-lien » entre les deux conjoints.

- 9 Le rapide résumé proposé ici n'épuise pas la grande richesse de cet ouvrage qui atteste de la vitalité des travaux, anglo-saxons et italiens en particulier, sur la culture matérielle et les objets domestiques de la Renaissance et de l'époque moderne (voir les références bibliographiques citées, en particulier p. 2 note 3). L'étude de la signification et de l'utilisation des objets quotidiens permet d'accéder à l'histoire de la production et de la consommation, des rituels, des échanges sociaux, des espaces, du corps ou des émotions. Elle offre une manière originale de renouveler nos connaissances sur la vie quotidienne, vieil objet d'histoire. L'ensemble des contributions contenues dans cet ouvrage doit nous encourager à poursuivre les travaux sur l'objet, non pas seulement considéré comme une production des hommes du passé mais aussi comme véritable acteur de l'histoire.
-

AUTEURS

DIDIER LETT

Université Paris Diderot-Paris 7